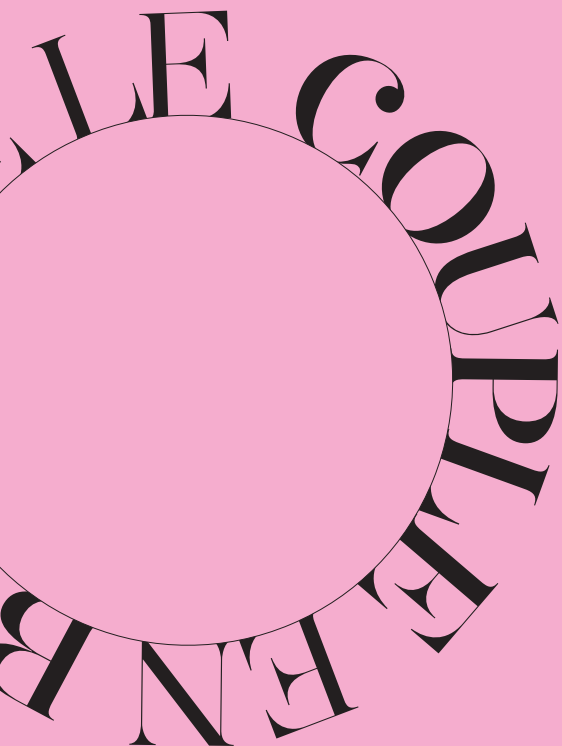


Pour en finir avec la mythologie du couple

Par Pascale Geoffrois



*Cespedes dénonce le diktat
de la monogamie et de sa
dégradation dans le couple*

“Tout son vocabulaire était devenu celui de François. Le répertoire de celui-ci, (...) Odile le répétait à son tour.” Dans *Climats*, en 1928, André Maurois devinait ainsi le couple en devenir en soulignant les signes qui rendent évident à l’observateur le rapprochement de deux êtres. La conjugaison naissante de deux egos ne se joue pas sans une certaine décoloration de l’un sur l’autre. L’esprit, par capillarité, entre en cohésion. Les goûts et les dégoûts deviennent communs. Et c’est comme si tout cela, par une magie subtile, nous appartenait en propre, comme si cela nous avait toujours appartenu. Puis, un jour, le “je” disparaît au profit d’un “nous”, d’un “on”, symptômes définitifs d’une mutation totale, de l’allégeance à l’entité nouvellement créée. C’est l’ère de la *couplicité*. On se suffit, on ne fait qu’un. “On n’aime plus personne quand on aime”, disait Mauriac. L’individu s’est doucement endormi, et s’éveille un animal étrange, bicéphale, “bistyle”, binôme. Étape que le jeune philosophe Vincent Cespedes appelle, non sans une pointe d’ironie, *l’encouplement*.

Une réalité qui s’affiche désormais sur les profils Facebook, puisque persiste ce désir généralisé de se trouver, un jour, une moitié. Et ce, quelle que soit sa sexualité. Le concept ne semble pas vouloir vieillir, alors même que la société s’interroge sur le devenir de ce qui en est la déclaration ultime : le mariage. Et la multiplication des divorces — selon l’Institut de politique familiale, plus d’un million chaque année en Europe — ne serait pas un facteur décourageant, tout au contraire. Quand les engagements sont de plus en plus précaires, le mariage représenterait une sorte de socle, un point de lutte contre l’éphémère.

Face à ce rêve généralisé de bonheur conjugal, Vincent Cespedes propose une vision expurgée de ce qu’il considère comme un dogme, voire une arnaque. Selon lui, la “*religion du couple*” est liée à une tendance lourde du consumérisme et sa fonction serait avant tout politique. Une sorte “*d’infantilisme organisé*”, mieux, “*une aliénation*”. Puisque l’on ne sait comment réformer sa façon d’aimer — malgré les progrès notamment des pratiques contraceptives —, il propose de commencer par se soigner de la jalousie, “*une maladie inoculée*”, et va jusqu’à vouloir faire passer le message en “*interdisant aux enfants de se marier*”. Il entend inciter les jeunes générations à créer leurs propres alternatives, arguant du fait que les règles établies jusqu’ici ne conduisent le plus souvent qu’au fiasco et à la dépression. “*Être nous*, écrit-il, *hommes des sociétés aux femmes libérées mais aux mœurs encouplantes, c’est vivre une interminable frustration.*” Comme si la féminisation de nos sociétés contribuait à brider le désordre des pulsions mâles.

Ainsi, Cespedes dénonce le diktat de la monogamie et de sa dégradation dans le couple, cette instance de l’ordre moral et social, lui opposant l’option du “*libre amour*”. Dès lors, celui-ci demeurant circonscrit à la sphère privée, nul besoin d’en informer la société. Pour ce faire, il suffit de déshystériser le contrat ou le pacte d’exclusivité, sans jugement moral. Et puisqu’il s’agit “*d’augmenter les forces du partage*”, le jeune auteur étend logiquement sa réflexion à la forme culturelle immédiatement issue du couple : la famille. Il propose de la rendre modulable et nomade, par la coparentalité étendue qu’il nomme “*constellaire*” et par l’entraide interfamiliale. Une sorte de vie communautaire, solaire et solidaire, qu’il ébauche dans son essai *Je t’aime*. Une autre politique de l’amour. Cela, en s’appuyant sur Germaine Greer : “*Le véhicule le plus efficace du consumérisme est la famille nucléaire. C’est la seule cible que puissent atteindre les fabuleux rouages de notre marketing ; sa première tâche est par conséquent de la créer. Et cela à partir de jeunes adultes...*” Et le philosophe de poursuivre : “*Sitôt indépendants, sitôt encouplés, sitôt pères et mères, sitôt dépendants du marché : tel est en résumé le programme.*” Défi philosophique ou pensée visionnaire, la réflexion de Cespedes surfe sur une “*onde de charme*”. —

Vincent Cespedes, *L’homme expliqué aux femmes* (J’ai lu)

Pour en revenir à l'ardeur rebelle de l'amour

Par Agnès Villette

*On peut difficilement
imaginer pire subversion
que la passion, au siècle de
l'utilitarisme forcené*

Il n'y a pas de plus belle déflagration que l'amour, pas de plus haute déperdition d'énergie que la passion amoureuse. À leur manière, traversant les siècles, les rebelles du sentiment n'ont cessé de défier tous les ordres, familial, social ou moral. À notre époque teintée de désenchantement, dans le consensus rationnel et mercantile, la rébellion est encore plus viscérale car le désir ne connaît pas les lois du marché ; il est simplement irrécupérable. Pis, lorsqu'il s'abîme dans la douleur, il théâtralise son propre vertige par des dépenses émotionnelles improductives. Il défie constamment le danger, distinguant l'amoureux comme un adepte des conduites à risques. On peut difficilement imaginer pire subversion au siècle de l'utilitarisme forcené. Inconscient et provocant, l'amoureux est une véritable force de dérégulation qui se fiche de toutes les normes.

Bien sûr, il n'est ici question que de la forme totale de l'amour, celle que les moralistes du XVII^e siècle nommaient la Passion et pour laquelle ils éprouvaient une fascination que bridait à peine la défiance. S'opposant à l'idéal du gentilhomme, toujours maître de soi, l'amoureux affirme sa singularité ; l'ordre social et religieux n'ont plus de prise sur lui. Individualiste notoire, il est tout à sa trajectoire personnelle et à son flamboiement.

La littérature ne parle que de cela, la chanson populaire aussi. Grand iconoclaste de l'amour, Don Quichotte nourrit une passion dévastatrice pour Dulcinée, envisage les projets les plus grandioses, les batailles les plus héroïques pour une princesse qui n'est autre — aveuglement oblige — qu'une paysanne ingrate du village de Toboso. Les romantiques s'emparèrent du sujet pour sublimer leur révolte contre l'insuffisance d'un monde trop vieux... au risque d'en éculer le thème. Les scènes de premières rencontres qui jalonnent les manuels scolaires soulignent combien il est difficile de raviver le cliché. Sauf à le frotter au lexique mystico-religieux, comme le fit Flaubert, dans *L'Éducation sentimentale*, où la future maîtresse fusionne avec la figure de la sainte, faisant de l'amoureux un illuminé. "Ce fut comme une apparition", pensa le héros en apercevant l'amour de sa vie.

Le rapprochement n'a rien d'anodin ; en Occident, l'amour puise à une source chrétienne. Le premier amour est divin. Comme une matrice, il se trouve déplacé vers le mariage et se sublime dans la monogamie. Si le Français ne dispose que d'un terme pour désigner l'éventail sentimental, les Grecs de l'Antiquité possédaient des mots différents, qui, ensemble, recoupaient cet unique vocable d'amour. Quel mot, pourtant ! Puisant sa force de son caractère unique, il continue d'élire les figures de la rébellion dans la littérature comme dans la vie. —

